

Sb. F.
als. bok



1742.

Leitzkau



LA DOUBLE
EXTRAVAGANCE,
COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS.

Par M. BRET.

Représentée , pour la première fois , par les
Comédiens François , le Lundi 27 Juillet
1750.

Prix 30 sols.



A PARIS,


Chez DELAGUETTE, rue S. Jacques à l'Olivier

M. D. CC. L.

AVEC APPROBATION ET PERMISSION.







E P I T R E
A MADEMOISELLE
D A N G E V I L L E .

O *Toi que la Nature & Thalie ont instruite ;*
Dans l'art de plaire au cœur , de charmer les esprits !
O toi qui conduis à ta suite ,
Ce cortège enchanteur des Graces & des Ris ;
Par qui l'ame est toujours séduite :
A tes Talens adorés dans Paris ,
De mes premiers Effais je dois la réussite.
Mais ne crois pas que cet aveu
Suffise à mon cœur & l'acquite ;
Etre reconnoissant pour ce cœur est trop peu ;
Il est un culte , un sentiment , un feu ,
Qu'en tous lieux ta présence excite ,
Que cent fois il sentit en lui ;
A te l'exprimer tout l'invite ;
Et voilà le tribut qu'il te rend aujourd'hui.

BRET.

NOMS DES ACTEURS.

ORGON, <i>Pere de Dorise.</i>	M. de Bonneval.
DORISE, <i>Fille d'Orgon.</i>	Mlle Grandval.
LEANDRE <i>Pere.</i>	} <i>Amoureux de Dorise.</i>
LEANDRE <i>Fils.</i>	
MARINE,	Mlle Dangeville
FRONTIN,	M. Armand,
CRISPIN,	M. Poisson.

La Scène est à Paris dans la Maison d'Orgon.

LA



LA DOUBLE
EXTRAVAGANCE;
COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS.

ACTE PREMIER.

SCÈNE PREMIERE.

FRONTIN *seul.*



E n'ai pû la gagner , morbleu quelle
Suivante !

Promesse , argent , prière , enfin rien n'est
la tente ;

Tout est à contre sens ; Fille à qui tout est bon ,
Pere qui pour Epoux veut qu'elle ait un barbon ,
Soubrette incorruptible.

△

LA DOUBLE EXTRAVAGANCE.

SCÈNE II.

LEANDRE, FRONTIN.

LEANDRE.

AH Frontin, la verrai-je ?
Pour la voir, lui parler, dis-moi comment ferai-je ?

FRONTIN.

Modérez-vous, Monsieur : moins de vivacité
Conviendrait un peu mieux à l'amour molesté ;
Le vôtre est dans le cas

LEANDRE.

Comment, que veux-tu dire ?

FRONTIN.

Ce que je ne dis pas, vous ne sçauriez le lire :
Je n'ai pas dans les yeux votre malheur écrit ;
Regardez-moi, Monsieur

LEANDRE.

Il a perdu l'esprit ;
Parle

FRONTIN.

Plus d'espoir

LEANDRE.

Quoi

FRONTIN.

Vous êtes jeune, aimable ;
Voilà votre malheur

COMEDIE.

LEANDRE.

Comment

FRONTIN.

Où, c'est le Diable,
Il vaudroit mieux cent fois que vous fussiez voité,
Ridé, cassé, gouteux, impotent, édenté,
Que d'avoir ce minois & cet air fait pour plaire;
Je vois que vous voulez encore un Commentaire.
Silence. On y viendra. Vous autres jeunes gens
Croyez que tout est dit, lorsqu'on n'a que vingt ans;
De vos feux là-dessus vous fondiez l'édifice,
C'est ce qui le détruit. . . .

LEANDRE.

Ah, Frantin, quel supplice!
De cet énigme enfin apprens-moi donc le mot.

FRONTIN.

Ce récit, comme vous, m'avoit rendu fort sot;
Je vais vous l'expliquer. Monsieur Orgon le Père
Veut un Gendre qui soit au moins sexagénaire.
Sa Fille à la bonté de vouloir ce qu'il veut;
Voilà votre congé, ce me semble:

LEANDRE.

Il se peut
Que Doris consente à cette extravagance?

FRONTIN.

Bon, elle épouserait, tant elle a d'indolence,
Un siècle bien complet. Aussi que n'avez-vous
Quelque vingt ans de plus, vous seriez son Epoux;
Le point essentiel, quand on veut une fille,

A ij

4 LA DOUBLE EXTRAVAGANCE.

C'est de s'accommoder au plan de sa famille ;
Vous avez tort , Monsieur. De plus, certain Grison
Bien-tôt pour épouser arrive en la maison :
L'affaire est résolue

LEANDRE.

Oh Ciel , quel coup de foudre !
Frontin , à l'oublier ne pouvant me résoudre ,
Il faut ou l'arracher des mains de ce Rival ,
Ou mourir

FRONTIN.

Le dessein est tant soit peu brutal ;
Mourir est un parti qu'on ne doit jamais prendre.
Ei donc : un seul revers doit-il vous faire rendre ?

LEANDRE , (*après avoir révélé.*)

Non , je verrai Dorise & je lui parlerai.
Le dessein en est pris , je l'exécuterai.
Amour , seconde bien ma bizarre entreprise !
Tout me devient permis

FRONTIN.

Mais sa main est promise ,

LEANDRE.

N'importe ; un téméraire est heureux en amour ;
Suis-moi

FRONTIN.

Je m'attendois , Monsieur , à ce retour ;
Vous êtes , je le vois , un héros de tendresse.
Ce qu'on nomme prudence à vos yeux est foiblesse ;
Vous sortez en secret de votre Garnison ,
Pour venir à Paris sans aucune raison :

Vous voyez en passant une fille assez belle
 Si l'on veut, & d'abord vous soupirez pour elle;
 Vous venez vous loger dans la même maison,
 Nourrir par conséquent votre amoureux poison :
 Vous voulez aussi-tôt tâter du mariage,
 Tenter je ne sçais quoi ; mais ces feux de passage
 N'ont pas de votre Pere obtenu l'agrément :
 Sa tendresse pour vous en agit librement.

LEANDRE.

Suis-moi fans répliquer

SCÈNE III.

FRONTIN, MARINE.

FRONTIN.

Ah, te voilà, Tigresse!

MARINE.

Eh c'est toi qui me fuis

FRONTIN.

Pour affaire qui presse,

J'obéis à mon Maître ; il est désespéré,

Je ne sçais quel projet dans sa tête est entré,

Il veut que je le suive ; adieu Duegne inflexible.

SCÈNE IV.

MARINE *seule.*

IL a, ma foi, raison, je suis une insensible,

Avec quelle rigueur j'ai traité cet Amant,

A iij

6 LA DOUBLE EXTRAVAGANCE.

Qu'autrefois j'aurois plaint, & servi sûrement !
Je ne me conçois pas : Phymen le plus bizarre,
Le plus fou, le plus sot à mes yeux se prépare,
Et je vois de sang froid que l'on fait le malheur
D'un enfant que j'immole aussi par ma tiédeur,
Je l'aime, & cependant je la vois la victime
D'un Pere qui s'arroe un droit illégitime.
Non, ne le souffrons pas : osons la garantir
De ce coup qui cont'elle est tout prêt à partir ;
Elle a trop de vertu pour n'être pas à plaindre
Dans cet état affreux où l'on veut la contraindre,
Comme je la connois, avec un vieux mari
Elle croiroit devoir n'exister que pour lui.
Cependant j'ai laissé trop avancer l'affaire,
Et pour parer le coup je ne sçais comment faire.
Mais quelqu'un vient, rentrons

SCÈNE V.

MARINE, CRISPIN.

CRISPIN.

LA peste, quel minois !
Me voilà pris d'emblée ; avançons toutefois.
Ma belle (car ce nom est le vôtre sans doute)
Vous voyez Vous voyez mon esprit en déroute,
Je ne puis m'expliquer, tant je suis interdit.

MARINE.

Que voulez-vous ? Ici qu'est-ce qui vous conduit ?

CRISPIN.

Doucement. Il est vrai que je viens pour un autre ;

COMÉDIE.

Mais en fait d'intérêt, le plus vif est le nôtre.
Mettons de l'ordre à tout, & commençons par moi.
Je suis pétrifié de tout ce que je voi:
Et pour dire en un mot tout ce qui me transporte,
Je t'aime, mon enfant, ou le Diable m'emporte.
Je ne sçais d'où tu viens, d'où tu fors, où tu vas;
Mais dès ce moment-ci je m'attache à tes pas,
Et tu me permettras au moins d'être ton ombre.

MARINE.

Le ton est familier,

CRISPIN.

Ton accueil un peu sombre,
Idole de mon cœur, adoucis tes regards,
Vois les miens

MARINE.

Dis ton nom, ton dessein, où je pars.

CRISPIN.

Attens, ne sçais-tu pas ici certaine fille
Que l'on doit marier? . . .

MARINE.

Oui . . .

CRISPIN.

Fort jeune, & gentille.

MARINE.

Que t'importe? . .

CRISPIN.

Beaucoup. Fille d'un Commerçant,
Que l'on appelle Orgon . . .

LA DOUBLE EXTRAVAGANCE.

M A R I N E.

Je la fers;

C R I S P I N.!

Justement

Je viens pour t'épouser . . .

M A R I N E:

Parle donc , eh Bélitre,

Je te ferai bientôt finir sur mon chapitre.

On ne m'épouse point.

C R I S P I N.

Je suis pourtant ton fait;

M A R I N E.

Finis . . . ou

C R I S P I N.

Tu le veux , je suis donc le Vales

D'un Quidam arrivé pour épouser Dorise.

Ergo , moi je t'épouse ... eh bien quelle surprise !

M A R I N E.

Mais on ne l'attendoit au plutôt que demain.

C R I S P I N.

L'amour , comme tu sçais , abrege le chemin :

C'est lui qui nous amene

M A R I N E , à part.

O Ciel , que dois-je faire !

Ecoute. A tes discours , je vois que tu veux plaire ;

Je t'en tiens compte ; mais il me faut un portrait.

C R I S P I N.

Je te comprends , il faut peindre mon maître en laid.

COMEDIE.

9

MARINE.

Non : fais-le tel qu'il est , c'est tout ce que j'exige ,

CRISPIN.

Mais , songe , mon enfant , à quoi l'honneur m'oblige :

MARINE.

Et l'amour . . .

CRISPIN.

Il est vrai , cette dette prévaut ;

Et je vais l'acquitter D'abord , son grand défaut ,

Est de s'aimer lui-même autant qu'un Petit-Maitre ,

Veillant sans cesse aux soins de conserver son être.

Il se croit en amour encore dangereux ,

Galant , même coquet , quoiqu'il soit assez vieux

Pour devoir renoncer , je pense , au mariage.

MARINE.

Bon . . .

CRISPIN.

Cachant tant qu'il peut ses rides , & son âge ,

Se croyant jeune encor , quoiqu'on lui sçache un fils

Grand comme pere & mere , & qui court le Pays.

Dupe le plus souvent pour être trop crédule ,

Enfin , comme tu vois , un parfait ridicule.

Mais le voici lui-même . . .

MARINE , à part.

Il me vient un projet

Bien singulier , bien fou , nous en verrons l'effet.

SCÈNE VI.

LEANDRE *Pere*, MARINE, CRISPIN^d

LEANDRE P.

Sçait-on mon arrivée, as-tu vû le Beau-pere?

CRISPIN.

Pas encor ;

LEANDRE, P.

Comment donc ?

MARINE.

Monfieur, point de colere ;

On la sçaura trop tôt...

LEANDRE, P.

Eh pourquoi ! s'il vous plaît ;

MARINE.

Ah ! Monfieur, tout va-t-il fuiyant notre fouhait ;

Du pere, je le sçais, vous avez la promesse :

Mais fi je connois bien l'efprit de ma Maîtresse,

Quoique fimple, & n'ayant aucune paifion,

Elle aura pour votre âge un peu d'averfion.

Et je crains qu'en voulant lui faire violence,

On ne pouffe fon cœur à quelqu'extravagance.

CRISPIN.

La crainte eft de bon fens.

LEANDRE, P.

Suis-je fi fort âgé ?

Je sçais cent jeunes gens qui n'ont pas l'air que j'ai.

COMEDIE,

II

MARINE.

C'est ce qui me surprend; & me donne une idée
Bizarre en apparence, & cependant fondée.

LEANDRE, P.

Quelle est-elle ?

MARINE.

D'abord elle paroît un jeu,
Mais à vous dire vrai, j'y compterois un peu :
Ma Maîtresse est bien neuve, & par rapport au père
Il est si bon, ma foi . . .

CRISPIN *à part.*

Quel diantre de mystere ?

MARINE.

Plus je vous envisage, & plus j'en suis d'avis.

LEANDRE, P.

De quoi donc ?

MARINE.

Auriez-vous des enfans ?

LEANDRE, P.

J'eus un fils :

Qui de Robin d'abord, devenu Militaire,
Aujourd'hui loin de moi ne m'inquiete guères ;
Laiſſons-le, son état excite mon courroux.

MARINE.

Fort bien : mais sous son nom que ne vous offrez-vous ;
Fait comme vous voilà, frais encore & l'œil tendre,
Je gagerois qu'ici chacun va s'y méprendre.
Sûr de la fille, alors vous ne risqueriez rien.
C'est là l'essentiel : vous concevez fort bien ;

22 LA DOUBLE EXTRAVAGANCE.

Soit désir du Couvent , soit larmes , soit prière ,
Qu'une fille à la fin vient à bout de son pere.
Monsieur Orgon alors lui remettant ses droits ;
Nous tâcherions sur vous de conduire son choix ;
Comme elle n'aime rien , la réussite est sûre ;
Voyez si vous voulez risquer cette aventure.

LEANDRE, P.

Ton projet me plaît fort : je voudrois le tenter ;

MARINE.

C'est que vous pourrez plaire & vous faire écouter ,
Au lieu que sous l'habit , la qualité de Pere
Vous vous feriez hair : Pardon , je suis sincere ,
Mais vous connoissez bien l'esprit des jeunes gens ;
A leurs yeux prévenus les peres ont cent ans ,
C'est le nom qui fait tout ; ne vous faites connoître
Qu'en qualité de fils , vous passerez pour l'être.

LEANDRE, P.

Tu crois . . .

MARINE.

Si je le crois , vous en avez tout l'air ,
Par quelques petits soins , il faudra vous aider ,
Avoir une coëffure , un peu plus élégante ,
Un peu plus d'art , & tout passera notre attente.
Est-ce qu'on a l'air jeune aujourd'hui dans Paris ,
Nos tendres Adonis , en naissant , sont flétris.
La sottise , l'habit , affichent la jeunesse ;
Mais tout , à cela près , annonce la vieillesse.

CRISPIN *bas.*

La friponne , je crois , veut se moquer de lui.

COMEDIE.

13

LEANDRE, P.

Faisons plus...

MARINE.

Oui, je veux vous servir aujourd'hui:
Souffrez la liberté qu'avec vous j'ose prendre,
Mais je me sens pour vous l'amitié la plus tendre.

LEANDRE, P.

Tu n'obligeras pas, je t'assure, un ingrat.

MARINE.

Ne jugez pas de moi, Monsieur, par mon état:
Je fers sans intérêt.

CRISPIN.

L'honnête conscience!

LEANDRE, P.

Je dis donc, pour fixer encore la vrai-semblance,
Qu'il faudra que j'apporte une lettre...

MARINE.

de vous

Ou vous proposerez votre fils pour époux
A merveille;

LEANDRE, P.

Ajoutant que quelque maladie
De me remarier éloigné toute envie:
Orgon d'un pareil tour ne peut se désier,
Voyant mon écriture, à moins d'être forcier:
Pour autre que mon fils il ne sçauroit me prendre;
Sauf à me démasquer quand je serai son gendre.

MARINE.

Que d'esprit! il n'est rien de mieux imaginé.

14 LA DOUBLE EXTRAVAGANCE

LEANDRE, P.

Oui, je franchis le pas, j'y suis déterminé;
Mais tu me serviras auprès de ta Maîtresse.

MARINE.

Allez, tout est à vous, mon zèle & mon adresse;

LEANDRE, P.

Je vais tout préparer & je reviens à toi:

CRISPIN.

Aussi jeune, aussi frais, aussi galant que moi!

SCÈNE VII.

MARINE *seule.*

Quelle dupe! ma foi. Pour certaines personnes;
Quand on les veut jouer, toutes ruses sont bonnes.
Je puis déjà compter que l'Hymen préparé,
S'il n'est rompu, sera tout au moins différé.
Or voyons maintenant ce qui nous reste à faire;
Afin qu'à notre Orgon ce sot ne puisse plaire:
Contrarier son choix, & blâmer son projet,
Moyen sûr de venir à ce premier objet:
Interroger encor le cœur de ma maîtresse,
Peindre du jeune Amant les traits & la tendresse;
Les aboucher ensemble en secret un instant;
C'est l'article second & le plus important.
Mais on vient, taisons-nous. . .

SCÈNE VIII.

ORGON, DORISE, MARINE.

ORGON.

O Ui, c'est dans la vieillesse,
 Qu'on trouve des douceurs de la plus sage espece ;
 L'Epoux à qui demain tu dois donner ton cœur,
 A tout ce qu'il te faut pour faire ton bonheur.
 Je le connus jadis : il doit avoir mon âge ;
 Il est par conséquent aussi prudent que sage ;
 Ses traits de mon esprit sont assez effacez,
 Mais il n'étoit pas mal, & ce doit être assez.
 C'est la raison qui met la paix dans un ménage,
 Et la raison n'est pas aux époux de ton âge,
 Tu n'aurois, en un mot ; jamais pu mieux choisir.

DORISE.

Je ne refuse pas, mon pere, d'obéir ;
 Mais le rapport d'humeurs n'est-il pas nécessaire ?

ORGON.

Bon, le rapport d'humeurs, jargon, pure chimere.
 Tu prendras, mon enfant, l'humeur de ton époux,
 Douce comme on te voit . . .

MARINE.

Mais, Monsieur . . .

ORGON.

Taisez-vous !

MARINE.

C'est fort bien dit, comptez sur son bon caractere ;

116 L'ADOUBLE EXTRAVAGANCE.

Mais, dites-moi, Monsieur, quand sa défunte mere
 Eût été votre femme un mois ou deux au plus,
 Est-ce qu'un peu d'humeur ne prit pas le dessus!
 Vous nous avez compté qu'avant que d'être femme;
 Elle sembloit avoir d'autres mœurs; une autre ame.
 Eh, ne sçait-on pas bien que l'Hymen change tout!
 Le moyen qu'un mari nous attache; & surtout
 Quand on le prend ainsi sans choix, & sans tendresse.
 Y pensez-vous, Monsieur, d'immoler ma maîtresse
 Au projet le plus fou qui jamais ait été.
 C'est unir, comme on dit la mort, à la santé.
 C'est projeter enfin une action inique?
 Et qui mériteroit, en bonne Politique
 Une correction...

ORGON.

As-tu dit?

MARINE.

C'est selon;

Oui, si vous vous rendez; si vous persitez, non.
 J'ai cent choses à diret...

ORGON.

Et moi rien à répondre

Qu'un seul mot, qui suffit, je crois, pour te confondre.
 La dispute m'ennuye, & d'ailleurs ma fanté
 Ne veut pas que je parle avec vivacité.
 Tu me permettras donc d'être un peu laconique;
 Et sans aller chercher des fleurs de Réthorique.
 Disposez-vous, Dorise, à donner votre main
 A l'ami que j'attens, peut-être dès demain.

SCEN

SCÈNE XI.

DORINE, MARINE.

MARINE.

SI je pouvois vous croire assez fine, assez sage ;
 Pour chercher en ceci l'espoir d'un prompt veuvage
 Ou votre liberté, je dirois c'est bien fait.
 Plus l'époux sera vieux, plus il est notre fait,
 On ne peut trop payer un bien de cette espece.
 Mais vous dont la conduite est sans art, sans finesse,
 Vous à qui d'être fille ou veuve est fort égal,
 Pourquoi laisser conclure un Hymen si fatal,
 Tandis qu'un Cavalier, jeune, galant, aimable,
 Vous aime, vous adore ; un Hymen effroyable
 Fera votre malheur & le sien à la fois.

DORISE.

Marine, que dis-tu ?

MARINE.

Je dis ce que je vois.

Je sçais de par le monde un homme qui soupire.
 Plein d'un amour secret, qui pour vous le déchire ;
 Son Valet à l'instant vient de m'en informer.
 Ah ! c'étoit-là l'époux qui devoit vous charmer,
à part. Son cœur restera-t-il toujours dans l'indolence.

DORISE.

Va, laisse-moi, Marine, il n'est plus d'espérance
 Pour cet homme qui m'aime, & n'a pus s'expliquer.
 Je dois tout à mon pere, & ne puis lui manquer :
 C'en est fait, . . . l'as-tu vû, cet Amant ?

B

18 LA DOUBLE EXTRAVAGANCE.

M A R I N E.

Pas encore ,

Je ne l'ai qu'entrevû . . .

D O R I S E.

D'où sçais-tu qu'il m'adore ;
Qu'il est jeune , charmant ? pourquoi donc m'abuser ?
A t'écouter aussi devrois-je m'amuser ?

M A R I N E.

Eh bien donnez les mains à ce beau mariage
Votre Amant en mourra ; mais c'est un badinage
Qui tourne à votre honneur ;

D O R I S E.

Vous m'impatientez
Par vos réflexions , & par vos faussetés :
D'où peut-elle sçavoir qu'il mourra . . .

M A R I N E.

Je devine :

Il mourra , c'est la règle . . .

D O R I S E.

Ah ! taisez-vous , Marine ,

M A R I N E.

Il est un sûr moyen de conserver ses jours . . .

D O R I S E.

Il en est un aussi d'abrégé vos discours ;
Adieu.

M A R I N E.

Quel changement ! Est-ce bien elle-même ;
O ciel ! quand le péril pour nous devient extrême ,

Elle s'avise enfin d'avoir un peu d'humeur ;
Serois-je par hafard allé jufqu'à fon cœur ?
J'ai peine à le penfer , mais quoiqu'il en arrive ,
Otons faire pour elle une défenfe vive.

SCÈNE X.

LEANDRE *Pere, en Militaire*, MARINE, CRISPIN.

MARINE.

Comment donc déjà prêt . . .

LEANDRE, P.

Rien n'étoit plus aifé ;
Plus cout ; qu'en penfe-tu, fuis-je bien déguifé ?

MARINE.

A ravir , j'ai bien vû des Héros en peinture ,
Mais aucun d'eux , ma foi , n'avoit votre figure
Vous gagnerez Dorife indubitablement ,
Le sexe a pour l'épée un fi tendre penchant ,
Un cœur auprès de qui vainement on s'épuife ,
Est pour un Militaire une Place conquife.
Paroît-il ? l'ennemi fuit d'abord , on le joint ,
Il tremble , il capitule , il débat quelque point ,
On le preffe ; & bientôt il fe plaît à fe rendre ,
La plus mince bicoque eft moins aifée à prendre.
C'eft une vérité fans appel , cependant
Il pourroit arriver que de fon fentiment ,
Le pere un peu jaloux vous fur un peu contraire.
Mais , comme nous difions , l'important de l'affaire

E i,

20 LA DOUBLE EXTRAVAGANCE

Est d'avoir ma Maîtresse , & de gagner son cœur.
Ainsi gardez-vous bien de prendre quelqu'humeur.
Supposé que le pere ami de la vieilleffe ,
Aille vous chicanner sur un peu de jeunesse ,
Je m'en vais l'avertir qu'on demande à le voir.

LEANDRE , P.

Vas-je fonde sur toi mon plus solide espoir ?

SCÈNE XI.

LEANDRE , pere , CRISPIN.

LEANDRE , P.

Cette fille est charmante , & je prendrai soin d'elle ,
Que de vivacité , que d'esprit , & de zèle !

CRISPIN.

Je l'adore , Monsieur

LEANDRE.

Le sot. Souviens-toi bien
De ce que je t'ai dit & ne t'oublie en rien.

CRISPIN.

Oh non : vous êtes vous , & cependant sans l'être.

LEANDRE P.

Quel galimathias ! je suis fils de ton Maître.

CRISPIN.

Et le Pere à la fois

LEANDRE P.

Le traître ! le butor !

Je suis Leandre fils , te le dirai-je encor ?

CRISPIN.

Dites-le moi cent fois il faudra que j'en rie
Je vais bien me donner ici la Comédie ;
A cinquante ans & plus , avec des cheveux gris ;
Vouloir se dire jeune & passer pour son fils !
Qui diantre le croira

LEANDRE P.

Tout le monde j'espere ;

CRISPIN.

Des Aveugles au plus

LEANDRE P.

Voudrois-tu Lien te taire ?

CRISPIN.

Mais si Monsieur Orgon se rappelant vos traits . . .

LEANDRE P.

Cela ne se peut pas

CRISPIN.

Mais par hazard ? . . .

LEANDRE.

Oh mais

Je suis certain que non ; trente bonnes années
sans que l'on se soit vû , détruisent les idées ;
Je ne puis rappeler la figure à mes yeux ,
Veux-tu que de la mienne il se souvienne mieux ?

CRISPIN.

Non ce que je voudrois , c'est que dans cette Ville



22 LA DOUBLE EXTRAVAGANCE

Votre Fils eut, Monsieur, fixé son domicile,
Qu'il vous vît

LEANDRE P.

Oses - tu nommer ce libertin ?

J'ai trouvé le secret de punir mon Coquin ;
Et je vais, me servant de son nom, de son âge,
Faire pour me venger ce charmant Mariage.

CRISPIN.

Que vous êtes heureux d'être vindicatif ;
Mais quelqu'un vient à nous, quel air rébarbatif !

LEANDRE P.

C'est le Pere, je crois

CRISPIN.

Allons, ferme ? courage ?

Oubliez, s'il se peut, tout le poids de votre âge,
Pour paroître plus jeune, extravaguez plutôt,
Quelle lenteur ! déjà vous êtes en défaut.

SCÈNE XII.

ORGON, LEANDRE P. CRISPIN.

ORGON.

QUI me demande ici ? Messieurs qui vous amène ?

CRISPIN.

Monsieur, nous descendons du Carosse du Maine,

ORGON.

J'en attens un Ami, ne l'auriez-vous pas vû ?
Vient-il ? ne vient-il pas ? vous seroit-t'il connu ?
Venez-vous de sa part ?

COMEDIE.

23

CRISPIN (*bas.*)

Faites parler la Lettre ?

LEANDRE P.

Voyez ce mot d'écrit que je dois vous remettre ;
Il contient le sujet qui me conduit ici.

ORGON.

Pourquoi donc m'écrit-il ? (*Il lit.*) » Mon vieux &
» cherami,

» Tu m'avois proposé ta fille pour Epouse ,
» Mais d'un si grand bonheur la Fortune jalouse
» De mille maux cruels m'a fait sentir le poids ,
» Peut-être je t'écris pour la dernière fois.

CRISPIN.

Il ne l'entend pas mal de se dire malade ;
Croyez - le

ORGON.

Qu'a-t'il donc ?

CRISPIN.

C'est bien une autre aubade ;

A son âge, Monsieur ; vous le croyez senté ;
Non. Tout-à-coup un jour son cerveau renversé
Ses fibres, sa raison perdant leur harmonie,
Il fut saisi d'un mal qu'on appelle folie.

ORGON.

Comment donc

CRISPIN.

Oui, Monsieur, il est fou, demandez,
J'avois crû quelque-tems mes soupçons mal fondés,
Mais à son dernier trait

24 LA DOUBLE EXTRAVAGANCE

LEANDRE P. (*à part.*)

Quand finiras-tu traître !

CRISPIN.

Sur ce plaisant détail interrogez mon Maître
Il en sçait là-dessus plus que moi

ORGON.

Je le plains ,

Pauvre ami ,

CRISPIN.

Poursuivez vous verrez ses desseins :

ORGON. (*continuant de lire.*)

» Conserve-moi l'honneur d'entrer dans ta famille ,
» Mon fils l'Officier peut épouser ta Fille.
Je suis son serviteur ; son fils n'est point mon fait
C'est quelque Libertin

LEANDRE P.

Achievez , s'il vous plaît.

ORGON.

» Ma Lettre par ce fils te doit être remise ,
» Il est digne en tout point de l'aimable Dorise ;
» Économé , prudent , & d'un esprit raffiné.

CRISPIN.

Ce Pere-là , Monsieur , connoît très-bien son fils :

LEANDRE P.

Les Peres sont suspects en pareille matiere.

ORGON.

Vous êtes donc ce Fils , ce si beau caractère ?

COMEDIE.

23

LEANDRE P.

Vous pourrez l'éprouver.

ORGON.

Votre Pere est un sot;

CRISPIN.

Beau début

ORGON.

Un refus, Monsieur est votre lot;

LEANDRE P.

Je comptois mériter de remplacer mon Pere.

ORGON.

Mais ma fille n'est pas un bien héréditaire ;
Je prétends lui donner un vieillard pour Epoux ;

LEANDRE P.

Mais, Monsieur, son avis là-dessus l'avez-vous ?

ORGON.

Je sçaurai l'obtenir ; eh ! s'il vous plaît votre âge ?

CRISPIN.

Oh ! l'âge n'y fait rien quand on sçait être sage :
Je répons pour Monsieur ; quelque jeune qu'il soit,
Son esprit est tranquile , & son cœur ne conçoit
Ni desir violent ni transports de jeunesse ;
Il a jusqu'aux vertus de la sage vieillesse :
Par exemple , œconome à passer en maint lieu ,
Chez de mauvais plaisants , pour un fesse-mathieu ;

LEANDRE P. (*bas*)

Te tairas-tu ?

66 LA DOUBLE EXTRAVAGANCE

CRISPIN. (*bas*)

Laissez, on sçait ce qu'on doit dire ;
Vous croyez qu'il ira ne s'occuper qu'à rire,
Qu'à chercher des plaisirs frivoles & coûteux ;
Non, c'est un sédentaire, un homme sérieux,
Un vieillard ; en un mot, si vous doublez son âge,
Son pere n'en sçait pas là-dessus davantage,
C'est un autre lui-même.

ORGON.

Il lui ressemble assez ;

CRISPIN.

Traits pour traits....

ORGON.

En effet ?

CRISPIN.

Vous vous y connoissez ;
Qui vous attrapera doit être passé maître :
Allons en sa faveur, vous reviendrez peut-être
Du goût que vous avez pour les maris vieillards ;

ORGON.

Point du tout, je serai là-dessus sans égards ;
Que ma maison pourtant soit votre domicile
Pendant votre séjour en cette grande Ville :
On n'y déteste pas par-tout les jeunes gens ;
Mais pour gendre, Monsieur, je n'en veux point céans ;
Je voulois, pour ma fille, un époux de mon âge,
Et je vais lui donner quelqu'un du voisinage,
A qui je préférerois votre pere en ami ;
Je vais conclure ailleurs, & c'est tant pis pour lui ;
Vous serez de la nôce....

SCÈNE XIII.

LEANDRE P. CRISPIN.

CRISPIN.

EH bien, qu'allez-vous faire ?

LEANDRE.

Loger chez lui d'abord, voir sa fille, & lui plaire.

CRISPIN.

C'est le point délicat de cette intrigue-ci.

LEANDRE P.

Dorise pour mon fils pourra me prendre aussi ;

Tu vois dans le panneau comme a donné le Pere.

CRISPIN.

La pauvre enfant va donc embrasser la chimere.

Fin du premier Acte.



ACTE SECOND.

SCÈNE PREMIERE.

LEANDRE Fils, (*en Vieillard*) FRONTIN.

FRONTIN.

L'Amour est un vrai fou ! Peut-on bien sensément
Se déguiser , Monsieur , aussi bizarrement ;
Enfin vous le voulez , & je vous laisse faire.

LEANDRE F.

Je pourrai voir Dorisè , & peut-être lui plaire ;
Laisse-moi cet espoir

FRONTIN.

Vous êtes entêté ,
Mais je crains bien pour vous quelque fatalité.

SCÈNE II.

LEANDRE Fils, MARINE, FRONTIN.

MARINE.

H Em Frontin avec moi tu lâches bien-tôt prise :
Quoi ! déjà cet amour

FRONTIN.

Quel amour ?

MARINE.

Pour Dorisè ;

COMEDIE.

29

Qu'est devenu ton maître ?

FRONTIN.

Il est devenu fou.

MARINE.

Fou ?

FRONTIN.

Mais fou , décidé.

MARINE.

Comment donc , & par où ?

FRONTIN.

Tiens , ma chere , c'est lui qu'ici je te presente :
La mascarade est-elle assez extravagante ?

MARINE.

De cet état cruel , pourquoi suis-je témoin ?
Frontin de son amour je voulois prendre soin,
Et je me reprochois avec toi ma conduite.

LEANDRE, F.

Que dites-vous ô Ciel ! quand ma flamme réduite
A ce déguisement , inspiré par l'amour ,
Quand prêt à me servir d'un bisarre détour ,
Je vais montrer aux yeux de Dorise déçue ,
Les tendres sentimens dont mon ame est émue ;
Marine à me servir auroit quelque penchant ?

MARINE.

Mais il ne parle pas comme un extravagant :
Il n'est donc pas si fou ? . . .

LEANDRE, F.

Comment donc ? qu'est-ce à dire ?

FRONTIN.

Il ne l'est pas si mal.

56 LA DOUBLE EXTRAVAGANCE.

MARINE

Je vois que tu veux rire ;
Monsieur, attendez-vous à tout l'empressement
Que mes pareilles ont pour servir un Amant.

LEANDRE, F.

En ce cas pour parler à l'aimable Dorise,
Ton secours me suffit, sans que je me déguise ;
Je n'avois eu recours à ce hardi moyen
Que pour me procurer une heure d'entretien
Qu'avec tant de rigueur tu m'avois refusée,
Mais puisqu'en ma faveur je te vois disposée,
Je quitte cet habit & reviens à l'instant.

MARINE.

Mais . . . quitter cet habit . . . attendez un moment . . .
Cette ruse est toujours très-bonne pour le père,
C'est lui qu'il faut gagner . . . oui . . . plus je considère . . .
A merveille . . . Tantôt j'ai cependant pesté
Contre tous les Vieillards ; mais sa crédulité,
Mon adresse surtout, nous tirera d'affaire.

LEANDRE, F.

Quelle reconnaissance !

FRONTIN.

Ah ! quant à son salaire !
Je vous acquitterai, qu'elle aille son chemin.

MARINE.

Je veux vous présenter comme un vieux Médecin.

MARINE.

Mais, Marine, j'ignore à fond la Médecine.

LEANDRE, F.

Qu'importe, on dit des mots, & l'auditeur devine.
Croyez l'être vous-même, & chacun le croira.

J'en sçais cent, qui pour l'être, ont au plus cet art-là ;
 Parmi tous les époux promis à ma Maîtresse,
 Nous n'en avons point eu, je crois, de cette espece ;
 Nouveauté, premier piège. Un second, & le bon,
 C'est que depuis un tems notre Monsieur Orgon
 De sa santé se fait une étude profonde,
 Et pour cela cet art nous vient le mieux du monde ;
 Je veux faire de vous un habile homme. Enfin
 Ma fable est toute prête, & nous verrons la fin.
 Pour Dorise, parlez en Amant de votre âge,
 Et forcez la nature à percer le nuage.
 Comme on ne sçait encore ce qu'elle aime, parlez ;
 Pressez ; que vos regards, vos soupirs redoublés,
 Vos discours, en un mot, aillent chercher son ame ;
 Y porter l'embarras, & bien-tôt votre flamme.
 Toi, qu'on peut avoir vû, fors vite, allons, dehors ;
 Tu ne nous fers à rien.

FRONTIN.

Elle a le diable au corps.

MARINE.

J'entens le pere, il faut qu'ici je le prévienne ;
 Cachez-vous ici près, jusqu'à ce que je vienne
 Vous dire le moment propice à vous montrer ;
 Je ne serai pas longue à le bien préparer.
 Moi, je conduis la barque, & vogue la galere:

SCÈNE III.

ORGON, MARINE.

ORGON.

M Algré les sentimens, qui m'attachent au pere ;

32 LA DOUBLE EXTRAVAGANCE.

J'ai très-bien fait d'avoir remercié le fils ,
J'ai parlé , comme il faut , & je m'en applaudis.
Il est allé chercher au coche , sa valise ,
Il pourroit l'y laisser ; il pense que Dorise ,
Sur son compte , fera d'un autre avis que moi.
Je veux m'en divertir ; que fais-tu donc là toi ?

MARINE.

Je rêve . . .

ORGON.

A me jouer quelque tour.

MARINE.

Quelle injure !

Moi qui vous aime :

ORGON.

Eh bien , ma dernière aventure ,

Qu'en dis-tu ; Tu croyois que suivant tes avis ,
Le père me manquant , j'accepterois le fils.
Non , non , à mon projet je tiendrai quoiqu'on dise ,
Et ce beau jouvenceau n'est point fait pour Dorise :
Je m'embarrasse peu de ton opinion.
Car il est honoré de ta protection ,
Les fils auprès de toi , valent mieux que les pères .
Tantôt , tu m'as si bien établi tes chimères
Devant ma fille même , heureusement pour moi ,
Que sa docilité la retient sous ma loi ;
Tu veux me la gâter . . .

MARINE.

Qui , moi ! je le confesse ,

Je penchois ce matin un peu pour la jeunesse ,
Mais j'ai changé , ma foi , Monsieur , du noir au blanc ;
Et je lui verrois prendre un Vieillard à présent ,
Sans vous en dire un mot ; & tenez au contraire

Un

Un Médecin fameux presque sexagénaire
 Cet illustre étranger que l'on vante si fort...

O R G O N.

Ce Médecin Anglois ?

M A R I N E.

Où ;

O R G O N.

Monsieur de Clinfoit ;

Cet homme d'un si rare , & si parfait mérite ,
 Que je cherche par-tout.

M A R I N E.

J'ai reçu sa visite ;

De ma jeune Maîtresse , amoureux à l'excès ,
 Auprès d'elle il vouloit obtenir un accès ,
 Et je l'aurois servi du meilleur de mon ame ,
 Si je n'avois , de vous , craint quelque nouveau blâme ,

O R G O N.

Cet homme-là , Marine , est unique en son Art ,
 Tempérament , humeurs , il voit tout d'un regard.

M A R I N E.

C'est un aigle en science , & cependant modeste.

O R G O N.

On me l'a dit très-riche , & je le crois.

M A R I N E.

La peste ,

Il fait de l'or ; mais chut , il a d'autres secrets
 Plus utiles encor , plus rares , plus parfaits ;
 Avec certaines eaux qu'il compose lui-même ,
 Il vous fait vivre un homme un siècle , au-delà même ;
 Il en est bien la preuve , à cinquante & six ans ,

C

34 LA DOUBLE EXTRAVAGANCE.

On lui voit les couleurs , les yeux des jeunes gens :

O R G O N.

Comment donc , & pourquoi ne pas servir sa flamme ?

M A R I N E.

Eh donc , d'un Médecin ma Maîtresse être femme ,
Tous ces gens-là , Monsieur , à l'intérêt soumis ,
Haïssent la santé jusques chez leurs amis :
Elle n'en voudroit point

O R G O N.

Que m'importe Dorise ;

Je le prendrois pour moi ?

M A R I N E.

N'est-elle pas promise
A ce sot arrivant ? En vérité c'est lui ,
Qui de nos jeunes gens comme vous m'a guéri.

O R G O N.

Il n'aura pas ma fille.

M A R I N E.

En ami de son Pere

Vous la lui donnerez , & vous ne pouvez guere

O R G O N.

Je t'assure que non ; & je déliberois
Qui de mes vieux amis tantôt je choisirois ;
Car je veux au plutôt finir ce mariage.
Ce beau fils de famille a projeté , je gage ,
D'avoir avec Dorise un entretien secret ,
Et de gagner son cœur , pour nuire à mon projet :
Mais j'aurai le plaisir en terminant l'affaire ,

COMÉDIE.

35

De bien berner un fat qui ne sçauroit me plaire.
D'abord sur Alcidon j'avois jetté les yeux ;
Mais , je te l'avouerai , ton parti me plaît mieux ;
Marine , un Médecin se préfère à tout autre :
S'il ne revenoit plus ?

MARINE.

Quelle erreur est la vôtre ?

Il aime.....

ORGON.

Eh bien.....

MARINE.

Eh bien..... il reviendra cent fois.

ORGON.

Il faut bien que Dorise approuve notre choix ;
Un Médecin pareil est un trésor , Marine ,
Je braverois dès-lors la vieilleſſe aſſaſſine.

MARINE.

Si c'étoit lui Monsieur ; j'entends quelqu'un :

ORGON.

Vas voir :

Dorise aime ſon Pere , & c'est-là mon espoir :
Cette fille pourtant a du bon , & je l'aime.

SCÉNE IV.

ORGON, LEANDRE Fils, MARINE.

LEANDRE F. (*bas.*)

S'Onge à me ſeconder.....

C ij

33 LA DOUBLE EXTRAVAGANCE

M A R I N E (*bas.*)

Songez bien à vous-mêmes

Haut à Orgon.

C'étoit lui justement.....

L E A N D R E F.

Excusez-moi, Monsieur,

Sans vous être connu, de vous ouvrir mon cœur :

Ma démarche, sans doute, a droit de vous surprendre

O R G O N.

Le bruit de votre nom s'est assez fait entendre ;

On vous connoît, Monsieur, de réputation,

Pour un homme divin dans sa profession.

L E A N D R E F.

Hélas ! on est toujours homme par sa foiblesse :

Quel remede mon Art a-t'il pour la tendresse ?

Aucun : & s'opposer à mes desirs pressans,

C'est hâter à coup sûr le terme de mes ans.

Je sçais que ces transports sont peu faits pour mon âge ;

Pour pouvoir les cacher j'ai tout mis en usage :

Vains efforts ! mon amour s'est accru de moitié :

Ah ! Monsieur, verrez-vous ma peine sans pitié ?

En faveur de l'amour, secourez la vieillesse.

O R G O N à *Marine.*

Ah ! que pour lui Marine il m'émeut, m'intéresse ;

M A R I N E.

Je suis tout comme vous ?

O R G O N.

Tout ce que l'on m'a dit

Du sçavoir de Monsieur, & de son grand esprit ;

Me le fait estimer autant que son langage.

Comment ! on dit, Monsieur, que vous avez l'usage
D'une eau qui dans nos corps conserve la santé.

MARINE.

Voyez, vous ai-je dit, Monsieur, la vérité,
Et le prendriez-vous pour un sexagenaire ;
La voix, les yeux, le teint, tout vous dit le contraire ;
Je prendrai quelques jours de cette eau sur ma foi.

ORGON.

Je voudrois qu'il en fit une épreuve sur moi.

MARINE.

Vous êtes immortel, si vous l'avez pour gendre :

ORGON.

Ces secrets là, Monsieur, ne peuvent se comprendre :

MARINE.

Bagatelle

LEANDRE F.

Sans doute. Il est dans chaque corps
Un principe de vie, ame de leurs ressorts.

MARINE.

Vous l'entendez

ORGON.

Un peu.

LEANDRE F.

Ce principe de vie,
D'une fleur, par exemple, il faut que la Chymie
Aille le déterrer, l'extraire par son Art :
Or, ce principe extrait, je puis en faire part
A ceux de qui la vie à mes soins est remise.

C iij

O R G O N.

Oh ! je voudrois qu'il fût entendu de Dorise.

L E A N D R E F.

Je dis plus : Telle plante a par les loix du fort
 Dix ans à vivre ; ah bien , par un chimique effort ,
 Je soustrais de son sein ces dix ans là de vie ;
 Le calcul est facile : A tel qui me supplie
 De lui donner dix ans , cette plante suffit ;
 Tel en demande vingt , un autre les fournit :
 J'ai tout cela , Monsieur , par classe dans ma tête.

O R G O N.

Que de vivre avec vous je me fais grande fête :
 Vous connoissez encor , à ce qu'on dit , des gens ,
 L'humeur , le caractère

L E A N D R E F.

Ah ! c'est de mes talens
 Le plus simple , Monsieur , & le plus inutile :
 Je vois bien que chez vous règne une humeur facile ,
 Que vous êtes léger , quelquefois inégal ,
 Crédule , plein d'honneur

M A R I N E.

Hem , vous peint-il si mal ?

O R G O N.

Il ne ment pas d'un mot.

L E A N D R E F.

Je n'ai vû votre fille
 Que deux fois tout au plus ; mais dans votre famille
 Vous trouveriez à peine une si douce humeur.

ORGON.

Eh ! Marine, Monsieur

LEANDRE F.

Oh , je la sçais par cœur ;

MARINE (*bas.*)

Auroit-il l'impudence

LEANDRE F.

Elle est fille très-fine ,

Pleine d'esprit , adroite , & quelquefois mutine ;

Fille enrageant de l'être

MARINE.

Alte-là , s'il vous plaît.

ORGON.

Oh parbleu voilà bien à chacun son portrait :
 Il m'enchanté ; un mortel , sans se donner au diable ;
 Peut-il en tant sçavoir ? Vous êtes admirable.

LEANDRE F.

A quoi sert tout cela , si mon âge déplaît ?

ORGON.

Il vous sert au contraire , ainsi qu'à mon projet :
 Vous ne sçavez donc pas que je hais la jeunesse ,
 Et que je ne connois de talens , de sagesse
 Que chez les anciens , que chez les vieilles gens ;
 Il faut pour toute chose être de notre tems ?
 On ne voit plus aux mœurs ni règles , ni scrupules ;
 Ceux qui nous ont suivi sont pleins de ridicules ,
 Et ceux qui les suivront en auront encor plus.

C iv

40 LA DOUBLE EXTRAVAGANCE.

LEANDRE F.

On ne peut pas mieux dire & penser là-dessus :

ORGON.

Enfin vous me plaisez, & je vous prends pour gendres ;
Oui, vous seul à ma fille avez droit de prétendre ;
Je vais vous la chercher, & reviens à l'instant ;
Tâche de l'amuser, Marine en attendant ?

SCÈNE V.

LEANDRE Fils, MARINE.

MARINE.

ET d'un dans nos filets. Vous avez fait merveille,
Le principe de vie a flatté son oreille ;
Moi-même j'ai pensé croire en vous écoutant,
Qu'en effet vous aviez ce secret important :
Comme vous en parliez ?

LEANDRE F.

Sans pourtant me comprendre,

MARINE,

En vérité ?

LEANDRE F.

D'honneur.

MARINE.

Moi je croyois l'entendre,
Et voilà ce que font ces grands diable de mots ;
Ils ne manquent jamais de convaincre les fots.

LEANDRE F.

Quoique jusqu'à present la fortune nous rie ,
 J'ai honte d'employer la charlatanerie :
 Nous nous jouons tous deux d'un homme simple
 & bon ,

Du Pere de Dorise , un galant homme ,

MARINE.

Bon.

LEANDRE F.

A quelle fausseté ma tendresse m'embarque ?

MARINE.

Il est bien tems ma foi d'en faire la remarque :
 Voulez-vous vous dédire , il m'en vient le dessein

LEANDRE F.

Ah ! je perdrois Dorise

MARINE.

Allons donc notre train :

Il n'est plus question que de voir ma Maîtresse.

LEANDRE F.

Tu veux que je dérobe à ses yeux ma jeunesse.

MARINE.

Qui si nous la trompons c'est agréablement ;
 Tâchez d'en triompher sous ce déguisement ,
 La gloire en est plus grande , & sans nous compro-
 mettre ,

Aux ordres paternels laissons-là se soumettre ,
 La mettant du secret , il faut vaincre son cœur ;
 Et qui nous répondra d'en chasser la froideur :

72 LA DOUBLE EXTRAVAGANCE;

Et puis je tremblerois , l'eussiez-vous attendrie ,
Qu'elle ne découvrit notre supercherie :
Elle tromper son pere ? Il n'y faut pas compter ,
Elle iroit malgré nous peut-être tout conter :
Au lieu que vous vît-elle avec indifférence ,
Vous l'obtiendrez du moins par son obéissance ;
Vous vous ferez aimer quand vous lerez Epoux ;

LEANDRE F.

De l'être comme Amant je serois plus jaloux ;

MARINE.

Et laissez-là , Monsieur , votre délicatesse ;

LEANDRE F.

Je l'en aimerois moins

MARINE :

Chut , je vois ma Maîtresse ;

De l'amour , des transports , allons songez à vous !

SCÈNE VI.

ORGON, DORISE, LEANDRE
MARINE.

Fils,

ORGON.

Oui , ma Fille , ce soir il faut prendre un Epoux ;
L'Ami que j'attendois me rendant ma parole ,
Il n'y faut plus penser : mais , ce qui m'en console ,
Tout se répare au mieux. Ah ! si ma volonté
Conserve encor sur toi la moindre autorité ,
De cet homme divin tu deviendras la femme ;
Il a pour tes apas la plus ardente flamme ;

Il a l'âge requis pour faire ton bonheur ;
 Consulte là-dessus mes desirs & ton cœur ,
 Je te laisse

MARINE à *Leandre*.

Ufons bien , Monsieur , du tête à tête.

SCÈNE VII.

DORISE , LEANDRE Fils , MARINE ,

LEANDRE F.

ON vous offre , Dorise , une triste conquête ;
 Et je sçais que formant d'inutiles desirs ,
 Un Vieillard tel que moi doit perdre ses soupirs ;
 Je sens que mon projet est hardi , téméraire ,
 Qu'il falloit , vous aimant , sçavoir du moins me taire ;
 A quel âge l'amour connoît-il la raison !
 Je n'ai pu dissiper des feux hors de saison.

DORISE.

Marine , à ce discours je ne sçais que lui dire ;
 Il m'embarraffe.

MARINE.

Et moi , Madame , il me fait rire.

LEANDRE F.

Je vous aime , Dorise , & de la vive ardeur
 Qui se fait ressentir dans le plus jeune cœur :
 Oui , j'en nourris pour vous tout le feu dans mon ame ;
 Ce que l'âge pourroit enlever à ma flamme
 De desirs , de transports , & de vivacité ,
 M'est rendu par vos yeux & par votre beauté ;



LA DOUBLE EXTRAVAGANCE

Et dans ma passion, tant je la sens extrême,
Je crois qu'on n'aime point autant que je vous aime.

D O R I S E à *Marine*.

Quelle douceur ! quel choix dans ses expressions...
Sa voix même, *Marine*, a d'agréables sons...
Mais... regarde ses yeux...

M A R I N E.

Vraiment, il lorgne encore,
Tenez ; Tenez, de feux sa face se colore ;
Il se ragaillardit : Bon homme, trouvez-vous
Que l'amour en effet soit un plaisir si doux ?

D O R I S E.

Marine

L E A N D R E.

Ah ! c'est ce Dieu qui me soutient, m'inspire
De ses charmans effets je sens jusqu'au délire :
Non, il n'a point de traits qu'il ne lance en ce cœur,
Dont je vous offre ici l'hommage peu flatteur ;
Et pourquoi dans le vôtre hésite-t'il encore
De porter la moitié du feu qui me dévore ;
Qu'il s'unisse avec moi dans un si doux effort ;
Vous manquez à sa gloire, il manque à votre sort ;
Sans le fard de l'amour par qui tout s'apprécie,
Les graces sont sans force, & la beauté sans vie,
Daignez donc jusqu'à vous, laissant aller ses traits,
Leur laisser embellir encore vos attraits.
Vous ne répondez point ; c'en est donc fait, *Dorise*,
Je vous suis odieux, parlez avec franchise ?
Reprochez-moi d'aimer malgré le poids des ans ;

Faites tomber sur moi les mépris offensans
Je les ai mérités...

DORISE.

Mais est-on méprisable.

Pour vanter son ardeur quand elle est véritable ?
Vous ne connoissez pas ma façon de penser ,
Vous auriez moins sujet de vous embarrasser ,
La jeunesse , est dit-on , quelquefois imprudente ,
Orgueilleuse , légère , étourdie , inconstante.

MARINE *bas.*

Le beau petit portrait qu'on lui fait à son nez.

LEANDRE , F.

Quel espoir vous portez dans mes sens étonnés !
Quoi ! mon âge n'a rien que le notre haïsse ;
Ah ! votre cœur , est loin encor de l'artifice ,
Vous ne me trompez pas , je puis compter sur vous ;
Quoi je pourrois un jour devenir votre époux ?

DORISE.

Monseigneur l'obéissance est dans mon caractère ,
Dès qu'en votre faveur j'ai vû pencher mon pere ,
Et qu'il croit que votre âge est fait pour mon bonheur ;
Son goût à cet égard est celui de mon cœur.

LEANDRE , F. *à part.*

A Ciel ! je suis perdu , si je me fais connoître :
Respectons des Vertus qui m'aideront peut être ;
haut. Dorise , ce discours a flatté mon amour ,
Vous me voyez troublé par l'espoir du retour.

il tombe à ses genoux.

DORISE.

Levez-vous , levez-vous ,

46 LA DOUBLE EXTRAVAGANCE.

M A R I N E.

Peste, qu'il est agile!

L E A N D R E. F.

Belle Dorise, hélas! quel seroit mon azile,
Ma consolation, si vous me haïssez;
Je serois trop heureux d'être mort à vos pieds.
Prononcez donc de grace, & décidez vous-même;
A quel sort doit s'attendre une tendresse extrême?
Dites un mot. . . .

D O R I S E.

Je crois vous l'avoir dit, Monsieur.
C'est de mon pere seul qu'on obtiendra mon cœur;
Sa moindre volonté fut toujours mon Oracle.

L E A N D R E, F.

Vous avez vu du moins, loin de mettre un obstacle;
Qu'il a même daigné s'intéresser pour moi:
Je puis donc espérer, & perdre tout effroi.
Grands Dieux! quelle est ma joie, & combien ma ten-
dresse
S'accroît par cet espoir. . . Je suis dans une yvresse . . .

M A R I N E.

Là ne diriez-vous pas d'un de nos jeunes gens

L E A N D R E F.

Ah! l'amour rajeunit & mon cœur & mes sens,
Il devoit ce prodige à l'aimable Dorise.

M A R I N E.

Ma foi, tout ce qu'il dit augmente ma surprise;
bas. C'est assez . . .

LEANDRE, F.

Je vous quitte, & c'est avec regret ;
Souvenèz-vous du moins qu'attendant mon Arrêt ,
Vous m'avez renvoyé vous-même à votre pere ?

MARINE, *bas à Leandre.*

Bien . . .

SCÈNE VIII.

DORISE, MARINE.

MARINE.

Voyons sur son cœur ce que la ruse opere ,
haut. Ma foi, C'est fort bien fait, fy donc, les jeunes
gens
Sont legers, glorieux, étourdis, imprudens,
Je n'ai pas devant lui voulu vous contredire,
Je me suis contentée au fond du cœur d'en rire.
La chose est très-plaisante ; un Vieillard amoureux ;
Est une chose assez ridicule à mes yeux ;
Mais un Vieillard aimé . . .

DORISE.

Qui t'a dit que je l'aime ?

MARINE.

Qui me l'a dit ! à moi ? Ce que j'ai vû moi-même,
Quelle douceur ! quel choix dans ses expressions ,
Sa voix même, Marine, a d'agréables sons.

DORISE.

Tu ne me parles plus de l'inconnu, Marine ?

48 LA DOUBLE EXTRAVAGANCE.

MARINE.

Mais je ne sçais pourquoi . . .

DORISE.

Pourquoi ? *bas*, je le devine ;

MARINE.

Il est si jeune . . .

DORISE.

Eh bien . . .

MARINE.

Eh bien ! n'a-t-il pas tort ;

Il faut un âge mur ; & j'en tombe d'accord ,
Je ne suis plus pour lui , peut-être , il vous oublie ;
Et si vous m'en croyez : il n'aura plus l'envie
Ni même le pouvoir de revenir à vous ,
On vient de vous laisser le choix de votre époux ;
C'est vous venger de lui , que d'en choisir un autre .

DORISE.

Non , je n'en ferai rien . . .

MARINE.

Quel discours est le votre ?

DORISE.

Je suis sûre qu'il m'aime . . .

MARINE.

Et mais , sûre pourquoi ?

DORISE.

C'est qu'il me l'a juré . . .

MARINE.

Plâit-il ? . . . à vous ?

DORISE.

DORISE.

à moi...

MARINE.

Vous l'avez vu...

DORISE.

Sans doute, il m'a peint sa tendresse
 D'une vivacité, d'un transport, d'une ivresse,
 Je ne connoissois pas cent choses avant lui,
 Ah ! Marine, mon cœur s'est ouvert aujourd'hui.

MARINE.

Je tombe de mon haut. Expliquez vous de grace,
 Car je vois quelque chose en ce qui me passe :
 L'inconnu (dites-vous) vous a parlé d'amour.

DORISE.

Oui, Marine...

MARINE.

Comment, ce jour même ?

DORISE.

Ce jour :

MARINE :

Et vous l'aimez ?

DORISE.

Marine ai-je pû m'en défendre ?
 Et Comment soutenir un regard aussi tendre !
 Un langage si doux...

MARINE.

Je ne sçais où j'en suis...

D.

36 LA DOUBLE EXTRAVAGANCE.

bas. Et que va devenir l'amant que j'introduis ?
Vous riez . . .

D O R I S E.

Oui , je ris d'embarrasser Marine ;
Elle qui passe ici pour adroite , & pour fine.

M A R I N E.

Et moi je ne ris point ; & voudrois bien sçavoir
Quand ce nouvel Amant a pu vous venir voir ;
Car je vous avertis que ce n'est pas le même
Pour qui je vous parlois . . .

D O R I S E.

Tu te trompes , & même
Je n'ai vu cét Amant si tendre qu'avec toi ,
Tu pourrois en agir autrement avec moi ,
Et je crois que d'abord je devois être instruite ;

M A R I N E ,

De quoi parlez-vous donc ici . . .

D O R I S E.

De ta conduite ;

Je vois bien que mon pere a la plus grande part
A l'intrigue qu'ici tu conduis avec art ;
Mais pouvois-tu penser que sottement dégué ;
Une si forte erreur ne frappât point ma vue :
Le cœur se trompe-t-il à ce qu'il doit aimer ?
Il n'a pas dit un mot qui n'ait sçu me charmer ;
Ta gayeté , tes propos , ses regards , son langage ,
Mon trouble ; tout enfin étouffoit ton ouvrage ;
Et le voile tombé ne m'a fait voir en lui

Que l'inconnu , pour qui tu parlois aujourd'hui ;
Ose me démentir

M A R I N E.

Je n'en serois pas crüe :

Ah , ah , pour une Agnès vous avez bonne vûë !
Mais , dites-moi , pourquoi trouver tant de défauts
Dans tous nos jeunes gens , comment , à quel propos ?
En le reconnoissant quelle étoit votre envie ?

D O R I S E.

Celle de le punir de sa supercherie.

M A R I N E.

O nature ! A cet âge , & dès le premier pas ;
Conte à son Amant ce qu'on ne pense pas ;
Démêler d'un coup d'œil un pareil stratagème ,
En voir tous les ressorts , & me jouer moi-même ;
Vous irez loin un jour , & j'en suis caution.

D O R I S E.

Oh , j'ai bien dans l'esprit un autre opinion ;

M A R I N E.

Quelle est-elle ?

D O R I S E.

Ce Fils qu'a refusé mon Pere

M A R I N E.

Eh bien

D O R I S E.

Plus je l'entends , plus je le confidere

M A R I N E.

Après

D O R I S E.

Il doit avoir un Pere bien âgé

D ij



52 LA DOUBLE EXTRAVAGANCE.

M A R I N E.

Dussai-je en vous manquant recevoir mon congé,
 Je vous embrasserai : C'est le Vieillard lui-même,
 Dont mettant à profit le ridicule extrême,
 J'ai trouvé le secret d'arrêter le bonheur ;
 Et vous, & votre pere, il vous croit dans l'erreur,
 Feignez de l'écouter, & de vous y méprendre,
 En le laissant aller, & sans pourtant vous rendre :
 Nous gagnerons le tems qu'il faut à mon dessein,
 Et je verrai bien-tôt terminer votre hymen.

D O R I S E.

Que mon cœur est troublé

M A R I N E.

Trouble qu'on ne hait gueres ;
 N'est-il pas vrai ? Je sçais, sur nous, ce qu'il opère ;
 Jouir de son yvresse est le bien le plus doux :
 Gardons bien cependant ces secrets entre nous,
 Et paroissez toujours docile, indifférente,
 Votre Pere trompé dans sa premiere attente,
 Protege votre Amant qu'il croit vieux comme lui ;
 Je veux qu'il vous le fasse épouser aujourd'hui.

D O R I S E.

Je tremble que lui-même il ne le reconnoisse ;
 Et comment a-t'il pû lui cacher sa jeunesse ?

M A R I N E.

Il n'y connoitra rien, c'est un coup de mon art ;
 Allez, vous n'avez rien à craindre à cet égard.

D O R I S E.

Tu ne peux trop compter sur ma reconnoissance ;

M A R I N E.

Je cherche le succès plus que la récompense.

Fin du Second Acte.

ACTE TROISIÈME.

SCÈNE PREMIÈRE.

CRISPIN, FRONTIN.

FRONTIN.

A Prenons ce qu'a fait notre jeune Vieillard.

CRISPIN.

J'entends parler quelqu'un, quel est ce Pendard ?

FRONTIN.

Quel est cet animal qui tremble en ma présence ?
Sçachons un peu de lui.... Ciel quelle ressemblance !
Ma foi c'est la figure ou l'ombre de Crispin.

CRISPIN.

Il me nomme : Que vois-je il a l'air de Frontin !
C'est lui-même

FRONTIN.

C'est lui ,

CRISPIN.

Bon jour cher Camarade.

FRONTIN.

Ah ! cher Crispin, reçois cette vive embrassade.

CRISPIN.

Tu viens de me tirer d'un maudit embarras ;
Mais d'où vient-tu ? Quel soin conduit ici tes pas ?
Ton Maître est-il ici ?

D iij

54 LA DOUBLE EXTRAVAGANCE.

FRONTIN.

Que fait Monsieur son pere ?
Seroit-il à Paris ? Mais qu'y viendrait-il faire ?
Pour se marier seroit-il en ces lieux ?

CRISPIN.

Peut être en ce logis vous êtes amoureux ?

FRONTIN.

Libertin autrefois, il n'est pas des plus sages.

CRISPIN.

Quel qu'amour clandestin préside à vos voyages !

FRONTIN.

Il nous aime à son aise.

CRISPIN.

Et vous le craignez peu ?

FRONTIN.

Ne me cache donc rien.

CRISPIN.

Fais-moi donc quelque aveu ?

FRONTIN.

Parle donc.

CRISPIN.

Je t'ai fait la première demande,
C'est à toi de parler.

FRONTIN.

Quoi ! Crispin appréhende
Que je puisse abuser d'un secret confié.

COMEDIE.

55

CRISPIN.

Quelle discretion ! Où donc est l'amitié ?

FRONTIN.

Rien qu'un mot.

CRISPIN. (*bas.*)

Tenons ferme.

FRONTIN. (*bas.*)

Ufons d'un stratagème :

Parbleu de t'avoir vû mon plaisir est extrême ;

Et je veux célébrer un si charmant bonheur

En bâvant avec toi du meilleur de mon cœur.

CRISPIN. (*bas.*)

Il a le vin bavard, (*haut*) j'accepte la partie;

FRONTIN (*bas.*)

Je l'enyvre. (*haut*) Ici près est une Hôtellerie

Le vin en est parfait, l'Hôte est de mes amis ;

Viens

CRISPIN.

J'avois cependant affaire en ce logis;

FRONTIN.

Viens toujours.

CRISPIN.

Volontiers, avant qu'il soit une heure

Je sçaurai son secret, & de plus sa demeure.

Div

SCÈNE II.

LEANDRE Pere, CRISPIN.

LEANDRE P.

EH, Crispin, où cours-tu?

CRISPIN.

Ne me retenez pas;
Je cours, pour vous servir, m'enyvrer de ce pas.

SCÈNE III.

LEANDRE Pere, *seul.*

CRispin, Crispin, écoute : Ah ! l'indigne, le traître,
Lorsqu'il s'agit de boire, il n'entend plus de Maître ;
Que je suis mécontent de cet yvrogne-là !
Boire pour me servir, quelle excuse est-ce là ?
Mais rappelons ici mes desseins & mes vûes,
Il faut que j'aye au moins deux ou trois entrevûes
Avec le jeune objet que je veux m'attacher ;
De son Pere d'abord, il faut le détacher,
Sa suivante a déjà commencé cette affaire,
J'en suis sûr, & je n'ai maintenant qu'à lui plaire ;
C'est-elle justement que je vois s'avancer

SCÈNE IV.

DORISE, LEANDRE Pere, MARINE.

MARINE (*bas.*)

Soyez qu'à l'écouter il faut vous efforcera

DORISE (*bas.*)

Ah qu'il est ridicule!

MARINE (*bas.*)

Un peu de violence!

LEANDRE, P.

Quel fort heureux vous offre à mon impatience !
 J'allois voler, Dorise, à votre appartement,
 Je ne pourrai souffrir le moindre éloignement ;
 Si cela continue . . . & l'absence d'une heure . . .
 M'a mis dans un état . . . il faudra que j'en meure . . .
 Si le bon-homme Orgon persiste en son projet,
 Ou si vous ne vengez l'injure qu'il me fait :
 Concevez-vous, Dorise, un semblable caprice,
 On me trouve pour vous trop jeune, trop novice,
 Vous me ferez raison de cette insulte-là,
 Et j'en appelle à vous : Comment donc on viendra
 M'imputer à défaut ce qui seul peut vous plaire ?
 Je suis jeune, tant mieux : Est-ce-là son affaire ?
 Si je suis bien pour vous tout est examiné,
 Et vous ne voulez pas un Epoux surannée ;
 Vous êtes de bon goût, la jeunesse, j'espère,
 Ne vous effraie pas autant que votre Pere.

38 LA DOUBLE EXTRAVAGANCE.

D O R I S E.

Monſieur, j'ai pour mon Pere un reſpect ſans égal ;
Il fuit les jeunes gens, il en parle ſi mal,
Que j'ai craint quelquefois qu'il ne leur fit juſtice,
Je ne ſçauois taxer mon Pere de caprice :
Cependant à mes yeux (ſ'il peut m'être permis
De dire là-deſſus librement mon avis)
La jeuneſſe jamais ne parut effrayante.

M A R I N E.

Effrayante, au contraire, elle ravit, enchante ;
Voyez cet air facile, avantageux, léger,
Qu'on ne voit par malheur qu'avec trop de danger ;
Vivent les jeunes gens, tout eſt feu tout eſt grace ;
Ils ont quelques défauts, ma foi je les leur paſſe,
Vous m'avez l'air d'avoir celui de trop aimer.

L E A N D R E P.

J'y ſuis incorrigible : A-t'on ſçu me charmer
Je ne ſuis plus à moi, c'eſt une inquiétude,
Un trouble, une langueur : c'eſt un état fort rude ;

M A R I N E.

Pauvre Enfant ?

L E A N D R E P.

Croyez-vous que vous m'aimiez un peu,
Ma tendreſſe de vous exige cet aveu.

M A R I N E.

Qu'allez-vous demander ? Une fille bien née
Ne peut permettre au plus que d'être devinée ;
Je ne ſçais pas au Mans ce qu'on fait ſur ce point ;
Mais les mots à Paris ne ſe permettent point,
Ah ! peſte, on eſt exact ici ſur la morale,

Vous pouvez deviner, la chose est presqu'égale :
 Quel coup de sympathie entre vos jeunes cœurs,
 Tout vous unit, esprit, sens, jugement, humeurs ;
 Elle est faite pour vous autant que vous pour elle.

DORISE.

Marine, pour Monsieur vous montrez bien du zèle ;

LEANDRE P.

C'est pour votre intérêt qu'elle vous parle ainsi ;

MARINE.

J'aime Monsieur, sans doute, & je parle pour lui ;
 C'est que je vois qu'il a tout ce qu'il faut pour plaire ;

LEANDRE P.

Ah ! Marine

MARINE.

Mais oui, je ne sçaurois m'en taire ;

LEANDRE P.

Trop heureux si Dorise écoutant tes avis ;

DORISE.

M'en a-t'elle donné que je n'aye suivis ;
 Elle sçait me forcer à ce qu'elle désire.

LEANDRE P.

Eh ! le voilà ce mot si difficile à dire ;
 Vous m'aimez, & je puis prétendre à votre main ;

DORISE.

J'entends quelqu'un, Marine

LEANDRE P.

Eh non ! Est-ce à demain

60 LA DOUBLE EXTRAVAGANCE.

Tenterons-nous d'abord de ramener le Pere ?

D O R I S E.

Que votre amour, Monsieur, quelques jours se modere ;
Ne précipitons rien , Marine vous verra ,
Et de ce qu'il faut faire avec vous conviendra.

M A R I N E.

Oui, Monsieur, vous voyez si je vous suis contraire ,
Mais si l'on découvroit un peu trop-tôt l'affaire ,
Je sçais bien un moyen de parer ce soupçon.

L E A N D R E P.

Quel est-il ?

M A R I N E.

De rester très-peu dans la maison ;

L E A N D R E P.

J'y consens Vous sortez ?

D O R I S E.

Excusez-moi de grace ,
Je crains d'être surprise , & je quitte la place .
Marine, suivez-moi

M A R I N E.

Je ne puis qu'obéir ,
Mais croyez que par-tout je songe à vous servir .
(*bas*) Le sot homme.

SCÈNE V.

LEANDRE Pere, (*seul.*)

Fort bien ! Ce qu'on vient de me dire
 Semble me garantir le bonheur où j'aspire.
 La petite friponne a pris du goût pour moi,
 Aussi j'ai fait merveille ; & maintenant je voi
 Comment nos étourdis ont si bien l'art de plaire :
 Il ne faut qu'être fat, & j'en fais mon affaire ;
 Mon premier coup d'essai n'est pas trop malheureux :

SCÈNE VI.

LEANDRE Pere, LEANDRE Fils.

LEANDRE F.

ME serois-je flatté !... Mais que vois-je en ces lieux !
 Et ne pourrai-je encor parler seul à Dorile ?
 Ah ! quel objet... O Ciel ! Eh quelle est ma surprise !

LEANDRE P.

Que vois-je !

LEANDRE F.

Quoi ! C'est vous mon Pere.

LEANDRE P.

C'est mon Fils.

Ah ! Coquin qui t'oblige à prendre ces habits ?
 Parle, dans ce logis quelle raison t'amène ?
 Fils indigne de mo. . . .

62 LA DOUBLE EXTRAVAGANCE.

LEANDRE F.

Je n'ai pas moins de peine
A deviner l'objet de ce déguisement.
Quoi ! mon Pere à Paris ? Et pourquoi ?... Depuis
quand ?

LEANDRE P.

De ce déguisement la raison est secrette ;
J'y suis *incognito*.

LEANDRE F.

Mon esprit s'inquiette
Du silence qu'ici vous gardez avec moi.
Je vous trouve fort bien ; mais je sens quelqu'effroi
De vous voir travesti sans en sçavoir la cause.
Mon Pere, vous est-il arrivé quelque chose ?

LEANDRE P.

En tout cas l'on n'a pas besoin de votre appui ;
C'est par goût que je suis de la sorte aujourd'hui.

LEANDRE, F.

Je ne vous sçavois pas tant de goût pour les armes ;
Depuis quand ce métier pour vous a-t'il des charmes ?
Avez-vous fait Campagne ?

LEANDRE P.

Oui.

LEANDRE F.

Ceci me surprend ;
Vous voulez me tromper, mon Pere, assurément ;
Il s'agit d'amourette ou de coquetterie,
Vous donnâtes toujours dans la galanterie.

COMEDIE. 63

Ma foi je ne ſçai point qui vous voulez charmer ,
Mais vous avez tout l'air de vous bien faire aimer ;
Vous êtes à ravir

LEANDRE P.

Mais es-tu bien ſincere ?
Là , me trouve-tu bien ?

LEANDRE F.

En vérité , mon Pere ;
Si vous me permettez cette comparaifon ,
Je ne fuis pas ſi bien , & l'on auroit raifon
De vous croire mon Fils en nous voyant enſemble .
Mais que dites vous donc du ſort qui nous rasſemble
Dans la même maiſon , & ſi bizarrement ,
Permettez que j'en rie avec vous un moment .
Oh çà faites-moi donc part de votre aventure ;
Je ſuis à vous ſervir diſpoſé , je vous jure ;
Avez-vous à tromper quelqu'Argus vigilant ,
Quelqu'Oncle , quelque Pere , ou quelqu'autre parent ?
Frontin fait quelquefois là-deſſus des miracles ,
Et nous viendrons à bout de lever les obſtacles .

LEANDRE P.

Tu ne ſçaurois m'aider à tromper qui je veux ?

LEANDRE F.

Eh , mais tout eſt poſſible , on peut vous rendre heureux ;
N'épargnez ſur ce point ni mes ſoins , ni mon zèle .
Mais dites-moi d'abord , mon Pere , quelle eſt-elle ?
Loge-t'elle ici près ?

LEANDRE P. *à part.*

Ah qu'il me rend confus !

84 LA DOUBLE EXTRAVAGANCE.

haut. Je ne puis m'expliquer à present là-dessus,
Mais revenons à toi ?

LEANDRE F.

Voudriez-vous, mon Pere ;
Prêter à votre Fils un secours salutaire ,
La plus vive tendresse a fait ce changement :
Oui, l'amour est l'auteur de mon déguisement ;
J'aime dans ce logis une fille adorable ,
Dont on veut que l'Epoux soit d'âge respectable ;

LEANDRE P.

Quoi ! la fille d'Orgon ?

LEANDRE F.

Oui. La connoissez-vous ?
J'oserois pis encor, pour être son Epoux.

LEANDRE P. (*bas.*)

Justement ; le Pendart en veut à ma Maîtresse.

LEANDRE F.

J'ai voulu pour la voir lui cacher ma jeunesse ;
Et tout jusqu'à présent a secondé mes vœux ,
Et le Pere & la fille ont approuvés mes feux.
Qu'un jeune Concurrent à mes yeux se propose ,
Tel seroit mon bonheur que ma métamorphose
En fascinant leurs yeux me feroit préférer !
Etre vieux est ici le moyen d'espérer.

LEANDRE P.

Quoi, la Fille ?

LEANDRE F.

A son Pere elle se sacrifie ;

Elle

Elle consent à tout : Heureux que ma folie
En les trompant tous deux leur sauve un repentir.

LEANDRE P.

Pour la Fille, je crois qu'elle te doit haïr.

LEANDRE F.

Non, mon Pere, au contraire, & dès ce soir peut-être,
Si vous y consentez, sans me faire connoître
En lui donnant la main, votre Fils est heureux.
Par le plus doux espoir elle a comblé mes vœux ;
Et d'ailleurs j'ai près d'elle une amie excellente,
Qui me sert à merveille

LEANDRE P.

Eh qui donc ?

LEANDRE F.

Sa Suivante

Entre nous, pour conduire un amoureux roman,
C'est un esprit du Diable, elle vous fait un plan,
Vous conduit un intrigue avec toute l'aisance . . .
C'est la perle, en un mot, des Soubrettes de France ;
Si vous la connoissiez

LEANDRE P.

(*bas*) Que trop pour mon malheur
Scélérate ! (*haut*) Je puis mieux faire ton bonheur ;
C'est Orgon que je cherche ici, c'est mon intime,
Liés depuis long-tems par l'amitié, l'estime,
Je n'ai qu'à dire un mot : Mais il faut pour cela
Quitter dès-à-present ce déguisement-là,
Orgon en ma faveur t'acceptera pour Gendre,
Je t'en suis caution

E

66 LA DOUBLE EXTRAVAGANCE

LEANDRE F.

O Pere le plus tendre !
Cependant si fâché de ma témérité ,
Sur-tout par ma jeuneſſe , encor plus rebuté ;
Il s'alloit refuſer , mon Pere , à votre inſtance ;

LEANDRE P.

Je le ferai rougir de ſon extravagance ;
C'eſt un bon homme , & j'ai quelque crédit ſur lui ;
Je vais l'entretenir , & compte qu'aujourd'hui
Lui parlant comme il faut , il m'accorde ſa fille.
J'en veux avec plaifir augmenter ma famille ,
C'eſt aſſez va changer de parure au plutôt ;
Moi près de mon ami je ferai ce qu'il faut.

LEANDRE F.

Laiſſez-le moi tromper

LEANDRE P.

Je vous demande excuſe ;
Je ne ſouffrirai point qu'à mes yeux on abuſe
De la crédulité d'un de mes bons Amis ,
Et je ſuis contre toi ſi tu ne m'obéis.

LEANDRE F.

Etourdi que je ſuis ! (*bas*) O rencontre maudite !
Mon fort eſt en vos mains , mon Pere

LEANDRE P.

Vas donc vite ,
Je t'attends en ces lieux.

LEANDRE F.

Un moment me ſuffit ;
Vous me promettez tout ?

COMÉDIE.

67

LEANDRE P.

Oui, tout ce que j'ai dit.

SCÈNE VII.

LEANDRE Pere, (*seul.*)

AH! je vais te servir de la belle manière :
 Il gaignoit en Vieillard & la Fille & le Pere ;
 S'il ne faut qu'être vieux, je vais paroître ici
 Plus amoureux cent fois, & bien plus vieux que lui ;
 Marine ma joué le tout le plus infâme . . .
 Dorise, sans cela, seroit déjà ma femme ;
 Mais je m'en vengerai. Tout peut se réparer ;
 Et sous mes vrais habits je n'ai qu'à me montrer.
 Je vais titer Orgon de cette erreur cruelle
 Où j'allois le plonger, & j'épouse la Belle ;
 Mon Fils enragera, grondera, pestera ;
 Tant mieux ; par ce revers il se corrigera :
 Il faut sçavoir punir à propos la jeunesse.
 J'avois pû te quitter trop aimable Vieillesse ?
 Hélas ! je te devrai ma joye & mon bonheur.

SCÈNE VIII.

LEANDRE Pere, MARINE.

MARINE.

Notre Amant ne vient point . . .

LEANDRE P.

Il viendra ; Serviteur.

E ij

88 LA DOUBLE EXTRAVAGANCE

MARINE.

Je m'occupois de vous : Eh bien , dans ma Maîtresse
Avez-vous remarqué pour vous quelque tendresse ,
Vous ai-je bien servi ?

LEANDRE P. (*bas.*)

L'impudente ! (*haut*) Fort bien :

MARINE.

Je vous ai menagé ce moment d'entretien
Vous l'avez enchantée , & son ame ravie

LEANDRE P. (*brusquement*)

A Dieu. Je sçai combien Marine est mon amie.

SCÈNE IX.

MARINE. (*seule.*)

LE jeune homme ou Frontin, se seroient-ils trahis ?
Quoi , tandis que pour eux j'aurois tout entrepris ,
Ils auroient pû... Mais non , cela n'est pas possible ,
Aisément du soupçon un vieux est susceptible ;
Il m'éprouvoit... Allons , ne nous démentons pas ,
Et mettons tout à fin pour sortir d'embaras .
Ah ! qu'il tarde à venir : Mais bon , voici le Pere ,
Portons le dernier coup

SCÈNE X.

ORGON, MARINE.

ORGON.

Que faut-il que j'espere,
Ma Fille va descendre, & s'expliquer enfin ?
Qu'as-tu vû ? De ceci quelle sera la fin ?

MARINE.

Et voit-on quelque chose avec une innocente
Qui n'a ni froid ni chaud, toujours indifférente ;
Qui ne sçait rien encor de triste ni d'heureux ;
A qui tout est égal blanc ou noir, jeune ou vieux ;
Sot ou non, rien ni fait : *J'obéis à mon Pere,*
Qu'il choisisse celui qu'il veut que je préfere.
Voilà tous ses discours ; à votre place aussi
Je n'en croirois que moi pour choisir son mari.
Le Médecin vous plaît, je dirois qu'on le prenne ;
Et tout-à-l'heure encor

ORGON.

Ne te mets point en peine,
Puisqu'elle est si long-tems à se déterminer,
Dès ce soir pour l'hymen je vais tout ordonner.

MARINE.

C'est fort bien fait, Monsieur.

ORGON.

Voici notre indolente.

SCÈNE XI.

ORGON, DORISE, MARINE.

ORGON.

Comment donc est-ce ainsi qu'on est obéissant ?
 Vous n'avez pas encor agréé pour Epoux
 Ce Médecin fameux

DORISE.

Ce choix dépend de vous.

ORGON.

Je vous croyois du goût, du bon sens, de la tête ;
 Et je n'apperçois pas qu'est-ce qui vous arrête :
 Ne pas aimer déjà cet homme merveilleux,
 Notre Manceau peut-être aura frappé vos yeux.

DORISE.

Frappé mes yeux ? Oh non ! . . .

ORGON.

En ce cas prenez l'autre ;

J'aurai mon Médecin.

DORISE.

Mon choix sera le vôtre ;

ORGON.

Où, par soumission, bien plutôt que par goût ;
 Cependant c'est un homme à préférer à tout,
 Que tu devrois chérir ; mais en est-tu capable ?

MARINE.

Cela viendra peut-être

COMEDIE.

75

ORGON.

Un Chimiste admirable
 Qui fait vivre cent ans, qui t'aime à la fureur,
 Tu ne mérites pas un semblable bonheur ;
 Il est charmant ; divin ; Mariné , que t'en semble ?

MARINE.

Je ne demande au Ciel qu'un vieux qui lui ressemble.

ORGON.

Tu vois, Marine même a du penchant pour lui.

MARINE.

Je gage que bien-tôt vous en aurez aussi ;
 Il a l'air engageant , les manières aimables ,
 Sa façon de parler est des plus agréables.

ORGON.

Ma foi je sens pour lui la plus vive amitié :
 Son Rival au contraire excitoit ma pitié !

SCÈNE XII.

ORGON, LEANDRE P. *en vieillard.* DORISE,

MARINE.

ORGON.

MARIS, voici ton vieillard, approchez-vous mon
 Gendre,

Votre main, & la tienne; & pourquoi t'en défendre?

Ah, ah, je me trompois! je suis votre valet,

Beau blondin n'avez-vous n'êtes-pas mon fait.

Monsieur l'Officier, gagnez votre demeure,

E iv

72. LA DOUBLE EXTRAVAGANCE

Votre Pere , peut-être , est à sa dernière heure :
Croyez-m'en , pour le voir , retournez sur vos pas :

MARINE *bas.*

Que veut dire ceci ? quel nouvel embarras ?

LEANDRE P.

Sortez de votre erreur , c'est votre ami lui-même
Qui vous embrasse ici.

ORGON.

Ma surprise est extrême !

LEANDRE P.

Ouvrez les yeux enfin ,

ORGON.

Qui , vous mon vieil ami ?

LEANDRE P.

Moi-même.

MARINE.

Est-il possible !

LEANDRE P.

Et toi perfide aussi ,

Veux-tu t'en étonner ? toi de qui la malice
M'a fait avoir recours à ce sot artifice ?

MARINE.

Il ne sçait ce qu'il dit je ne le connois pas :
bas. Ah ciel ! par quel moyen nous tirer de ce pas ?

LEANDRE P.

Ai je imaginé seul cette lourde bêtise . . .
N'est-ce pas ton conseil ?

ORGON.

Et la Lettre reçue : : :

La folie ; & ces maux dont me parloit Crispin ?

LEANDRE P.

Chimeres , & je suis dans l'état le plus sain ;
 Cette fourbe m'a fait hazarder l'entreprise ;
 De passer pour mon fils , & de plaire à Dorise.
 J'ai crû qu'en m'annonçant pour un autre que moi
 Je pourrois lui donner peut-être moins d'effroi ;
 Et je ne pensois pas , que si doucé & si sage ,
 Elle pût épouser un homme de mon âge :
 A votre égard , j'ai crû qu'un écrit de ma main ,
 Sous le nom de mon fils , appuyeroit mon dessein ;

ORGON.

Morbleu ! peut-on encor radoter à cet âge ?
 Pour trouver à ma fille un époux qui fût sage ,
 Contre tout jeune Amant je voulois me liguier ;
 Mais je vois qu'à tout âge on peut extravaguer :
 Et que pour assurer le bonheur de Dorise
 Je devrois regretter la peine que j'ai prise ;
 Si je n'avois trouvé ce vieillard si prudent ,
 Si digne , à tous égards , du bonheur qui l'attend.
 Oüi , notre bel amj , ma fille est pour un autre ;
 Je vous le dis tout franc

LEANDRE P.

Quel dessein est le vôtre ,
 Quand vous m'avez promis ?

ORGON.

Je vous croyois prudent ,

74 LA DOUBLE EXTRAVAGANCE,

Mais de ma sotte erreur je reviens à-présent ;
J'aiderois mieux, vous dis-je, en changeant de pensée,
Voir à quelque étourdi ma fille fiancée,
Que de vous la laisser épouser aujourd'hui
Après vous avoir vû vous jouer d'un ami :
Mais j'ai quelqu'un à qui donner la préférence ;
C'est un vieillard qui joint à sa vaste science,
Un esprit éclairé par la seule raison.

LEANDRE P.

Vous n'avez pas de lui mauvaise opinion ;

ORGON.

Oùï, ce vieillard devrait être votre modèle ;
Estimé de Dorise, il est seul digne d'elle ?

LEANDRE P.

Vous reviendrez bien-tôt de cet entêtement,
Le galand suranné que vous nous vantés tant . . .

ORGON.

Eh bien !

LEANDRE P.

Vous déplaira, c'est une chose sûre,
Je gage qu'avec lui vous ne pourrez conclure.

ORGON.

Mais c'est gager fort mal, je vous dis qu'il me plaît.

LEANDRE P.

Gageons que non

ORGON.

Gageons

COMEDIE. 75
LEANDRE P.

Je suis mieux votre fait;

ORGON.

C'est un grand Médecin.

LEANDRE P.

La qualité m'étonne ;

Je vous jure qu'il n'a jamais tué personne.

ORGON.

Je le sçais bien ; il a des secrets merveilleux ;

LEANDRE P.

Celui de vous tromper lui réussit au mieux ;

MARINE *bas.*

Ah nous sommes perdus !

LEANDRE P.

Il doit bien-tôt se rendre

Justement le voici.

SCÈNE XIII. & Dernière.

LEANDRE Fils, *en jeune homme*, Les mêmes.

ORGON.

JE n'y puis rien comprendre ?

DORISE.

Marine il va se perdre !

MARINE.

Ah ! quel extravagant !

76 LA DOUBLE EXTRAVAGANCE.

LEANDRE F.

Ah ! Monsieur , pardonnez les ruses d'un amant ;
Vous vouliez ce matin protéger ma vieillesse ;
Vous serois-je odieux par ma seule jeunesse ?
J'aimois depuis long-tems votre fille en secret . . .

DORISE.

Que je souffre Marine , . . .

MARINE.

Oh le sot indiscret !

ORGON.

Marine me jôioit , avec vous , à ce compte ,
Et tous vos grands talens , Mõnseur ,

LEANDRE P.

Etoient un conte . . .

MARINE.

Ma foi je ne sçais plus quel tour ceci prendra ;
Destin , fortune , amour , nous sauve qui pourra . . .

LEANDRE F.

Puis-je me repentir de ce qu'on m'a vû faire ?
Il falloit voir Dorise & ne pas vous déplaire ;
J'ai consulté l'amour ; l'amour est imprudent . . .
Mon Pere . . . unissez-vous à moi dans ce moment . . .

MARINE.

Son Pere ?

ORGON.

Que dit-il . . . Quoi ! . . . vous seriez son Pere ?

LEANDRE P.

Oùt. Quel est maintenant celui que l'on prefere ?

COMEDIE.

77

ORGON.

Tant de bizarrerie à dequoi m'étonner !
Ma fille c'est à toi de bien examiner ,
Qui, du Pere ou du Fils , mérite mieux sa grace ;
Je te remets mes droits ; fais ton choix , & j'y passe

LEANDRE, F.

Mon Pere est mon rival, c'est à moi de céder ?

MARINE.

Non il faut la laisser entre vous décider.

LEANDRE, F.

Je tremble

LEANDRE P.

Songez bien que de mon artifice
L'amour seul est auteur

MARINE.

On vous rendra justice.

DORISE.

Puisque l'on me permet de juger entre vous ,
Un mot va déclarer quel fera mon époux ;
Vous avez tous les deux marqué peu de sagesse ;
Mais on doit quelquefois excuser la jeunesse.

MARINE.

Bien jugé

LEANDRE F.

Quelle joye

ORGON.

Allons mon vieil ami ;



78 LA DOUBLE EXTRAVAGANCE

Sur ce petit malheur prenez votre parti ;
Vous l'avez mérité

LEANDRE P.

J'y consens. D'ordinaire
Un fils semble être né pour défoler son pere ;

MARINE.

Vite à votre Contrat, & terminons ce soir ;
Plus de délais

LEANDRE F.

L'amour a comblé mon espoir ;

Ils sortent.

MARINE :

A quelque prix, ma foi, qu'on mette la finesse ;
Le hazard & l'amour, font plus que notre adresse ;

Fin de la Pièce.

E R R A T A.

PAge 3. de vos feux, *lis.* de vos vœux. Pag. 31.
on ne sçait encore, *lis.* on ne sçait encor. Pag.
4^e. dans mes sens, *lis.* à mes sens. *Id.* que le nôtre
haïsse, *lis.* le vôtre haïsse. *Id.* a Ciel, *lis.* ah Ciel ! Pag.
50. étruïsoit, *lis.* détruisoit. Pag. 53. quel est ce pen-
dard, *lis.* quel est ce grand pendard. Pag. 57. suran-
née, *lis.* suranné. Pag. 64. qu'un jeune concurrent à
mes yeux, *lis.* à tous deux. Pag. 72. veux-tu t'en
étonner, *lis.* peux-tu.

J'Ai lû par l'Ordre de Monseigneur le Chan-
celier, un Manuscrit qui a pour titre : *La*
Double Extravagance, Comédie en Vers & en trois
Actes. Fait à Paris ce 10 Août 1750.

JOLLY.





153919

AB 153 919

8

Dl 2702^h

X 25 83720







LA DOUBLE
EXTRAVAGANCE,
COMÉDIE

EN TROIS ACTES ET EN VERS.

Par M. BRET.

Représentée, pour la première fois, par les
Comédiens François, le Lundi 27 Juillet
1750.

Prix 30 sols.



A PARIS,

Chez DELAGUETTE, rue S. Jacques à l'Olivier

M. D. CC. L.

AVEC APPROBATION ET PERMISSION.